

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LE FRANC.	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 48 fr.	Un an..... 80 fr.
Six mois..... 25 fr.	Six mois..... 44 fr.
Trois mois..... 13 fr.	Trois mois..... 22 fr.
Chèque postal. Forand 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque

Zim-boum-boum et voilà leur Programme... électoral

En bon disciple du maître és-méntaires Léon Daudet, l'flavard de la Montagne intérieure, qui signe G. D. dans l'Action Française, se paie, sans sourcilier, les pires bouffades, en sus de la tête de ses pitoyables lecteurs. Commentant un article du Temps sur les prochaines alliances électorales et sur les possibles renversements d'opinions des hommes qui conjurent de capter la confiance publique, ce petit valet de plume ose écrire : « Après le procès de Germaine Berton, le bloc des gauches est fait, de Sangnier à Colomer ».

A la veille de la campagne antiparlementaire que nous nous préparons à mener énergiquement dans le Libertaire quotidien pendant les prochaines élections, de tels « bobards » ne peuvent que nous mettre en gâlie. Cependant, ils ont leur utilité en nous rappelant que, sans doute, pour la propagande des idées, il n'est jamais vain de se répéter. Ce qui nous semble évident peut être obscur aux yeux de nombreux lecteurs de bonne volonté. Il faut illustrer d'exemples frappants le néant de l'illusion électorale. Nous devons creuser, chaque jour davantage, le fossé qui nous sépare des politiciens... de tous les politiciens.

Dès le lendemain de l'acquiescement de notre chère Germaine, par douze braves gens — nous avons tenu, en conclusion d'un article de tête du Libertaire, à mettre les points sur les i. Tant mieux si des républicains se sont joints à nous pour sauver celle qui, d'un geste, arrêta la vague de fascisme. Mais cela ne nous lie nullement à ces politiciens. Nous n'avons même pas à les en remercier. Ce sont eux plutôt qui devraient avoir de la reconnaissance pour Germaine Berton, pour l'anarchiste qui leur a évité, sans doute, les désagréments de l'huile de ricin et d'autres ridicules marques de déchéance.

Quant à nous, maintenant que le danger royaliste est conjuré, nous ne nous endormons pas sur nos lauriers : l'état monarchiste n'est pas le seul qui nous inquiète. Depuis assez longtemps nous savons quelle garce est la République. Le suffrage universel ne nous satisfait pas plus que le droit divin et les maîtres que l'on s'accorde nous semblent aussi insupportables que ceux qui s'imposent par l'hérédité. Que les lois viennent du Souverain héréditaire ou du Peuple souverain, qu'elles soient l'œuvre des ministres choisis par un prince ou des députés élus par une majorité, elles sont toujours les chaînes qui pèsent aux pieds et aux poings de l'individu.

Aucun gouvernement, aucune politique ne peuvent satisfaire l'anarchiste. Il ne saurait jamais confier à personne le soin de ses propres intérêts. Il ne peut donc participer à aucun bloc électoral.

Pas même au Bloc « ouvrier et paysan ».

Mais qu'est-ce donc que cela ? Une nouvelle machine à conquérir les suffrages ; le dernier modèle, le plus perfectionné, le plus scientifique, le plus moderne. Avec ce Bloc rien ne reste plus sur le carreau ; tout est pipé des suffrages possibles. L'enrôlement des électeurs ne peut être que général. Le « Tous aux urnes » cesse d'être un mythe...

Eh bien, les anarchistes ne se laissent pas plus bloquer de cette façon que de toutes les autres. Abstentionnistes irréductibles, en matière électorale, ils répondent : « Non » aux programmes de tous les Partis — et les voici profitant de la publication du projet de programme arrêté par le Comité directeur du Parti communiste en vue du Congrès de Lyon, pour dégonfler la vessie bolcheviste après la vessie royaliste, la vessie républicaine et la vessie socialiste.

Allons, allons, camarades, calmez cette mauvaise humeur. N'oubliez pas qu'il s'agit du Parti des masses, du Parti des travailleurs. Il n'est pas comme les autres partis. Il parle au nom de la classe ouvrière. Il veut agir pour l'intérêt du prolétariat. Il est un parti révolutionnaire de lutte de classes.

— Ça va bien, ça va bien. Déjà nous pourrions, brave bonhomme de cotisant du Parti des masses, te montrer comment tu es mené par un Comité directeur de politiciens professionnels qui décident pour toi sans que tu aies voix

au chapitre et sans que tu puisses broncher...

— Discipline... Pour la Révolution il faut obéir comme à la guerre.

— Mais où te mène-t-on ainsi au pas cadencé ? Nous pourrions te le dire, si nous avions pour dessein, en ce moment, de critiquer les théories mêmes du bolchevisme révolutionnaire.

— Oui, nous voulons conquérir le pouvoir politique... Nous exercerons la dictature du Proletariat...

— Les membres de ton Comité directeur prendront le pouvoir à la place des ministres de la République bourgeoise et ils exerceront la dictature sur ton propre dos, ô prolétaire !

— Par la violence tout cela se fera. La violence révolutionnaire purifiera le pouvoir politique. La dictature du prolétariat ne sera que la consécration de la révolte ouvrière, les armes à la main.

— Allons donc... camarade. En admettant même qu'une telle dictature, c'est-à-dire l'exercice d'un tel gouvernement insurrectionnel, pût jamais apporter aux producteurs tout le bien-être et toute la liberté auxquels ils aspirent, ce n'est pas ainsi que le Comité directeur de ton Parti entend l'établir. Il aspire tout simplement, tout bonnement, tout républicainement à la conquête du pouvoir public par la force des... bulletins de vote.

— Profanation ! Ce n'est pas Lénine possible...

— Cependant écoute :
« Pour que le gouvernement ouvrier et paysan devienne une réalité, que faut-il ? »

« Il faut battre la bourgeoisie !
« Il faut constituer, AUX ÉLECTIONS, comme en toutes circonstances favorables, le Bloc ouvrier et paysan, coalition de toutes les forces des travailleurs, s'opposant aux Blocs bourgeois, au Bloc de gauche comme au Bloc National ».

— Eh bien... C'est le programme électoral d'un Parti socialiste quelconque que tu me lis là.

— Non, mon camarade, c'est le programme électoral de ton Parti... le Parti communiste.

« Comme programme du Bloc ouvrier et paysan et du futur gouvernement ouvrier et paysan, le Parti Communiste propose :

« 1° Extinction de la dette publique par la saisie des grandes fortunes. Suppression de l'impôt sur les salaires et des impôts indirects ;

« 2° Socialisation des banques, des mines, des chemins de fer et transports maritimes, des usines et fabriques, des assurances, du commerce des pétroles, et, d'une façon générale, DE TOUTE INDUSTRIE EMPLOYANT PLUS DE CENT OUVRIERS ».

— Alors, moi qui suis employé dans une usine de quatre-vingt dix ouvriers, sous un patron qui n'en est pas moins rosse pour cela, je resterai un salarié, un exploité, une machine à produire... et cela dans une République communiste, sous le régime des Soviets ?...

— Et oui, mon pauvre ami, voilà le sort qui t'attend.

— Mais c'est de la folie !

— Non, c'est de la malice. Ruse électorale qui va permettre au Parti communiste de cueillir les voix des centaines de petits patrons mécontents de leurs députés radicaux. En promettant à ces bourgeois l'immunité pour le grand jour du chambardement ils avancent, à coups sûrs et prudents, l'heure de leur avènement très parlementaire au pouvoir, en gagnant quelques sièges au Palais-Bourbon.

— Mais Karl Marx n'avait-il pas écrit que la Révolution communiste sonnerait la dernière heure du capitalisme ?

— Oui, en théorie, mais en pratique, c'est une autre chanson. En veux-tu la meilleure preuve ? Lis ce dernier article du programme arrêté par le Comité directeur du Parti communiste :

« Droit de coalition et de grève aux fonctionnaires et aux travailleurs étrangers ».

Si les ouvriers ont encore besoin de faire grève c'est qu'assurément ils auront encore des exploités, c'est qu'ils ne se seront pas libérés du Patronat.

Et d'ailleurs, camarade du Parti, ton Comité directeur te bourre le crâne en te promettant la reconnaissance du droit de grève, dans le cas où son triomphe aux élections lui permettrait de constituer son gouvernement dit ouvrier et

paysan. Sache bien qu'en Russie, la République des Soviets a aboli toute liberté syndicale ; elle condamne la grève comme un acte de trahison « contre-révolutionnaire ».

Semblable à tous les partis, le bolchevisme à la veille des élections, te promet... la lune.

Et maintenant, bon bougre, va voler. Que tu fasses triompher le Bloc rouge, le Bloc républicain ou le Bloc national, tu resteras toujours, le bec dans l'eau, à contempler l'image sans cesse inatteignable de l'illusoire proie...

Allons, redresse-toi, bon prolo. Laisse la lune à tous ces astronomes et prends à leur nez les biens qui t'appartiennent. Fais toi-même la révolution.

André COLOMER.

Le déluge

Et la Seine monte toujours... le refrain reste vrai.

Cette fois, c'est l'inondation complète. La banquette sera bientôt noyée tout entière. La ville subit les premières attaques du fleuve sorti de son lit.

Hâtivement on continue à « parler » à la crue. De place en place, aux trouées des parapets, on érige des barrages de ciment armé ou de brique. Les ouvriers hochent la tête :

« Est-ce aujourd'hui qu'on devrait faire cela ? Ne dépense-t-on pas inutilement l'argent qui aurait pu éviter beaucoup de choses, si on l'avait utilisé en temps opportun ? ronchonnent-ils en haussant les épaules. Et ils ont raison ! »

« Voici la Halle aux Vins. Au contraire de ce que l'on disait hier, elle n'est pas encore. Mais, par contre, les caves de quelques débits ont été visitées par l'eau, ce qui évite, d'ailleurs, aux propriétaires la peine de baptiser leur marchandise. En face, des barriques à la dérive heurtent indéfiniment les piles du Pont Sully.

Ici, au quai des Célestins, toute la berge est disparue et, seules, quelques bacs de gaz apparaissent de-ci, de-là. Notre ami Han Ryner peut contempler de ses fenêtres les planches que le courant emporte et fait s'accrocher près des ponts.

Plus loin, c'est le quai de la Rapée, qui, lui, est en bien mauvaise posture. De toutes ces basses berges il ne reste que quelques hauts tas de charbon qui émergent, quelques sempiternels bacs de gaz, et c'est tout. Quelques centimètres encore et la Seine sera au niveau des parapets. Aussi les services incompétents font-ils diligence pour surélever ces parapets. Si le fleuve n'est pas pressé, tout ira bien, mais s'il n'a pas la gentillesse d'attendre que les travaux soient terminés, les habitants du quai de la Rapée devront bientôt regagner leur domicile en barque.

Je veux aller au quai National. Ce n'est pas facile : tout est coupé. Voici le quai de la Gare. Un barrage d'agents (la seule sorte de barrage que le gouvernement soit fichtu d'organiser en temps de crues) rejoue les curieux et interdit l'accès du quai. Je passe. Ici, c'est le déluge. Le quai est complètement envahi. Le service des passerelles n'a pas été organisé et les barques sont les seuls moyens de communication possibles. Toutes les maisons ont été abandonnées par leurs occupants. Un petit bistro se trouve juste au point où l'eau vient affleurer.

« Ça monte, ça monte, s'écrie-t-il furieux, et il va falloir que je ferme ! » Le pauvre homme ne sait plus où donner de la tête. C'est terrible, soupire-t-il, tout le monde s'en va, et pourtant il faut manger ! Ah ! les vaches ! Ah ! les p... ! voilà tout ce qu'ils ont fait depuis 1910 ! » Dans l'établissement, l'eau apparaît par la cave et par la porte, en même temps, un voisin, les pieds dans l'eau, déménage quelques objets oubliés la veille.

Et là-bas, au milieu de la chaussée liquide, un égoût, transformé subitement en jeyser, bouillonne et jaillit.

Du côté opposé, vers le quai d'Auteuil, le paysage est analogue. Les camionnettes militaires enlèvent le mobilier de malheureux qui contemplant tout cela d'un oeil las et n'ont même plus la force de s'indigner.

Et les péniches ! Pense-t-on à ces malheureuses péniches affolées qui ne savent où se réfugier ? Les bateliers, dans leurs maisons flottantes ne sont pas plus gais que les riverains. Le travail est arrêté. Les chevaux doivent rester dans les châlands, puisque les chemins de halage n'existent plus. Les bateliers ont bien le droit de manger eux aussi ?

Une foule de curieux erre sur le quai, silencieuse et regarde la Seine, une foule indifférente parfois et irritée souvent. Si l'administration entendait tous les qualificatifs dont on use pour la définir, elle serait certainement flattée !

D'ailleurs, cela doit lui être profondément indifférent. Lorsque le désastre sera consommé, elle passera à tous les vents de mirifiques promesses, le bon peuple sera content et l'on attendra tranquillement l'inondation de 1925-1926, après quoi, on recommencera. Ce n'est pas très difficile, il suffit d'avoir l'habileté, et bigre ! ce n'est pas l'habileté qui manque à l'administration en pareille matière. .. G. V.

Le front unique entre Rome et Moscou

Il faut que la marche des événements qui conduisent le gouvernement fasciste à la reconnaissance du gouvernement russe soit suivie de près par les camarades et les ouvriers français.

On annonce déjà comme une chose accomplie l'accord général entre les deux gouvernements, y compris la reconnaissance politique du gouvernement des soviets (des soviets ?).

On assure que la confirmation officielle de cet accord est imminente.

M. Jansson, membre du Commissariat du Peuple pour le commerce à l'étranger et du Comité exécutif de l'Union des Républiques socialistes-soviétiques, l'envoyé extraordinaire à Rome pour la conclusion de l'accord italo-russe a fait au journal fasciste « Corriere Italiano » de Rome, les déclarations suivantes :

« Les déclarations de Mussolini sur la conclusion de l'accord avec la Russie pour le rétablissement des rapports diplomatiques et pour la reconnaissance « de jure » de la Russie Soviétique ont été accueillies à Moscou avec la plus grande sympathie. Tous les journaux russes ont publié des articles sur la question, et de tous ces écrits se dégageait une sympathie absolue pour l'Italie. Mais les déclarations de Mussolini ont été aussi l'objet d'amples discussions dans les réunions et les meetings. Dans la séance d'ouverture de la nouvelle session des Soviets de Moscou, le substitut du président du Conseil du Commissariat du Peuple, Kameneff, parla sur le sujet en mettant en évidence l'importance des déclarations de Mussolini. En effet, continue Jansson, en analysant la situation économique et politique actuelle de l'Europe occidentale et les rapports entre les divers pays européens nous devons constater que le rapprochement entre l'Italie et la Russie ne rencontre pas de véritables obstacles mais au contraire est jugé convenable pour les deux pays soit sur le terrain économique, soit sur le terrain politique. »

A cette demande : Est-il vrai qu'il y eut des démonstrations antifascistes en Russie, ces jours-ci ? Jansson répondit : « Ces nouvelles sont fausses et ne sont propagées que pour créer des obstacles aux tractations engagées entre nos deux pays. Les adversaires de ces tractations veulent à tout prix empêcher qu'elles aboutissent. Je répète qu'aucune démonstration antifasciste n'eut lieu en Russie, le gouvernement russe n'a aucune intention d'ailleurs de se mêler des affaires intérieures des autres pays ».

« Une politique autonome et amicale envers la Russie sera, comme Mussolini l'expose, la meilleure garantie des bons rapports entre celle-ci et l'Italie, conclut Jansson. »

Tous les journaux d'Italie ont publié ces déclarations du délégué soviétique (soviétique ?)

L'« Avanti » les a fait suivre de commentaires agréables, et en disant entre autres que Bombacci était maintenant réhabilité par ces paroles de l'envoyé extraordinaire soviétique.

Savez-vous qui a pris la défense de Moscou ? Mais les journaux fascistes qui protestent contre les commentaires de l'« Avanti » qu'ils appellent des « diffamations envers la Russie ».

Le quotidien fasciste outrancier de Rome, l'« Impero », dirigé par l'extravagant Marinetti, soutint la politique de Moscou contre la critique de l'« Avanti » en publiant un article en première page avec ce titre sur six colonnes : « Lénine aussi est devenu Mussolinien. »

Quelques jours après, l'Ambassade russe à Rome insiste sur ce point des déclarations de Jansson qui avait démenti l'existence de

démonstrations contre le fascisme en Russie, et elle traita d'ennemis de la Russie ceux qui faisaient circuler ces nouvelles.

Au sujet de l'accord italo-russe, il y a mieux encore que ce qui précède.

Le Vatican annonce avoir ouvert un referendum sur la reconnaissance de la Russie et que, jusqu'ici, il a eu la réponse favorable des cardinaux italiens et celle défavorable des cardinaux allemands. Le secrétaire d'Etat du Vatican est acquis, lui, à la reconnaissance de la Russie.

Je ne ferai pas de longs commentaires. A quoi bon ! Je dirai seulement que ces choses doivent fortement embarrasser ceux qui nous crient sur tous les tons et à tous moments que : « gouvernement russe, internationale communiste, internationale syndicale rouge, c'est la même chose et qu'ils sont solidaires des trois. »

C'est la même chose, oui ! Et ils sont à plaindre les ouvriers sincèrement révolutionnaires qui croient encore à la fable de la révolution russe représentée par le Kremlin.

Armando BORGHI.

A-COTES

Feuilles de vigne

Le Quotidien est peut-être un journal fondé par des hommes libres — ça dépend de ce que l'on entend par hommes libres. Mais il n'est certainement pas un journal affranchi : ses lecteurs non plus, et il les respecte. Il fait preuve à leur égard de cette discrétion particulière aux mœurs de la bourgeoisie pour qui, apparemment, les plus virils héros ne sont que de lamentables castrats.

Dans un louable souci d'information scientifique et de justice envers le grand J.-H. Fabre, le libre et honnête Quotidien publie des extraits des Souvenirs entomologiques. Ses lecteurs jurent ainsi conviés à connaître les mœurs matrimoniales du scorpion qui, soit dit sans excès de pudeur, ne sont pas des plus recommandables. Elles n'en sont que plus curieuses et fécondes en instruction. Mais les lecteurs du Quotidien n'en sauront rien : la description s'arrête aux fiançailles...

Toute la fausse honnêteté, l'hypocrisie et l'absence de courage moral des classes comme des partis moyens tiennent dans ce geste.

Un mot explique ces petite lâchetés : le Quotidien.

Plus graves qu'on ne le croit, elles sont la goutte de pus où se cultive et se développe la gangrène sociale.

Mais qu'ont donc tous ces gens, complaisants, à vanter les Jubils lessiveurs d'intestin, pour se voiler la face devant l'énigme magnifique des gestes sexuels ? — CHAB.

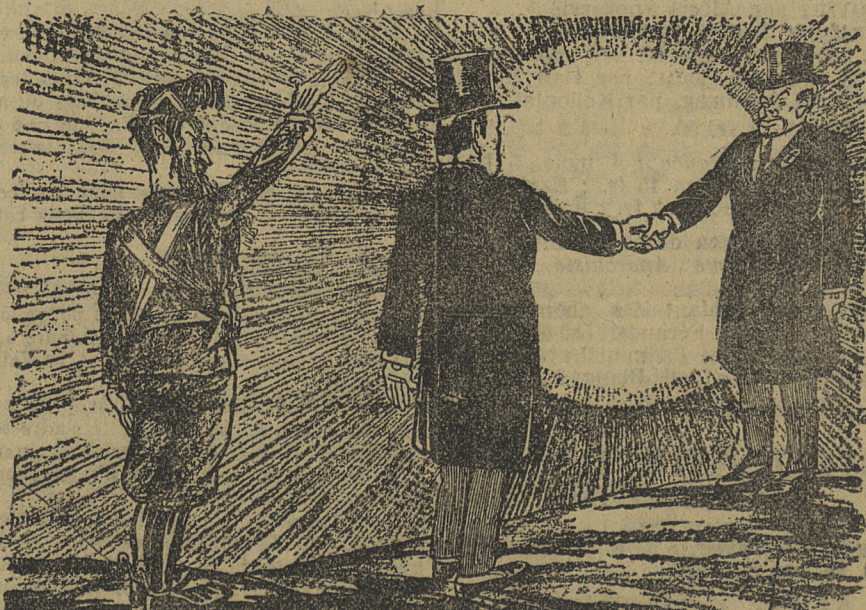
Le « Libertaire » n'est ni à vendre ni à acheter. Il ne reçoit de subsides d'aucune entreprise financière, commerciale ou industrielle. Il n'est acquiescé à aucun groupe politique et ne soutient aucun gouvernement.

Le « LIBERTAIRE » EST LE SEUL QUOTIDIEN QUI VIT PAR SES PROPRES MOYENS et il est rédigé par des hommes du peuple qui écrivent pour le peuple.

Le « Libertaire » est un journal libre de toute attache.

Ouvrier, tu dois lire et faire lire le « Libertaire ».

LES DICTATURES SE VALENT



En même temps qu'ils chantaient les louanges de Lénine et de sa politique, les journaux italiens publiaient le cliché ci-dessus représentant Lénine et Mussolini placés sous le même soleil et se servant confraternellement la main ; au garde à vous, Bombacci, un des ches du parti communiste italien, accomplissant le salut fasciste.

A PROPOS de meurtres politiques

Sous ce titre, Louison publie dans la Vie ouvrière l'article ci-dessous très intéressant sur bien des points et dont les bolcheviks dits communistes pourraient faire leur profit, eux qui déclarent le geste individuel antidémocratique :

S'il est quelque chose dont le révolutionnaire doit se garder comme de la peste, c'est de figer sa pensée dans des formules commodes, établies une fois pour toutes et qu'il continuera à répéter imperturbablement sans se soucier si elles sont ou non confirmées par les faits.

Les socialistes et même les communistes se sont contentés longtemps de déclarer, au sujet des meurtres politiques, que ceux-ci n'avaient aucune importance, que leur influence sur le cours des événements était nulle, que la mort de qui que ce soit ne pouvait modifier en quoi que ce soit les rapports entre les classes.

Je ne pense pas qu'on puisse encore, après une période aussi riche en meurtres politiques que celle de ces cinq dernières années, soutenir pareille opinion.

Personne ne peut prétendre que les meurtres successifs de Rosa Luxemburg, de Liebknecht, de Kurt Eisner, d'Erzberger et de Rathenau, pour ne citer que ceux-là, n'ont point singulièrement facilité l'accession de la grande industrie allemande au pouvoir.

En Italie, le fascisme ne s'en est point pris aux grands chefs, mais plus habilement il a frappé en un point plus sensible : il a tué les militants locaux, véritable armature de tout mouvement ouvrier. C'est grâce à l'assassinat de certaines de ces figures obscures, mais essentielles, que Mussolini a pu aboutir à la marche sur Rome.

Qu'on m'entende bien ! Je n'ai nullement l'intention de prétendre que c'est de l'existence de quelques hommes que dépend la Révolution sociale, et que du sort des chefs dépend celui des classes. Nul plus que moi n'est convaincu que l'état social dépend des rapports de force existant entre les classes, que l'agent fondamental de la transformation sociale est le développement de la conscience de classe prolétarienne, et que la Révolution sera le fruit des combats de masse de la classe ouvrière.

Mais il n'en reste pas moins que, lorsque les classes en présence arrivent à être à peu près de la même force, à ces moments qu'on appelle généralement des moments de déséquilibre social, mais qui sont au contraire les moments où les forces antagonistes se font équilibre, il suffit de peu de choses pour faire pencher la balance de la balance d'un côté plutôt que de l'autre, et ce peu de choses peut être la présence ou l'absence d'un homme. A de pareilles époques, l'existence ou la mort d'un homme peuvent être décisives pour la classe, — pour son avenir immédiat tout au moins.

Certes ! si le prolétariat allemand avait eu une conscience de classe plus développée, s'il n'avait point encore été tellement pénétré d'idéologie bourgeoise et dépourvu de confiance en lui, ce n'est point le meurtre de Liebknecht ou de Rosa qui aurait arrêté la Révolution. De même, sur un plan inférieur, si Stinnes n'avait point eu la puissante base économique que lui constitue la possession du charbon de Gelsenkirchen et de l'acier de Bochum, ni ne lui aurait point suffi de faire assassiner Rathenau pour devenir maître du Reich.

Mais les forces étant telles qu'elles étaient, les classes ouvrières d'Allemagne et d'Italie possédant tout juste, sans excès, la maturité nécessaire pour pouvoir renverser la bourgeoisie, l'assassinat de l'élite révolutionnaire dans ces deux pays est parvenue à détruire l'équilibre au profit de la bourgeoisie.

Il est exact que dans un état social stable, où la classe dominante jouit d'un excès de force certain sur les classes dominées, le meurtre des chefs d'un côté ou de l'autre est sans importance politique, sans importance directe, tout au moins, — mais cela n'est vrai qu'en période de stabilité. Dans les moments révolutionnaires, c'est le contraire qui est vrai.

Il importe que nous n'oublions pas ce fait qu'une chose aussi riche d'expérience politique que la bourgeoisie a cru nécessaire, dans les deux grands pays d'Europe où sa domination était la plus fortement menacée, de jeter l'assassinat dans la bataille au moment décisif.

Le N° 22 de La Revue Anarchiste

Magazine mensuel de philosophie, de sociologie, de littérature, d'art et de science

Vient de paraître

AU SOMMAIRE :

L'INDIVIDU ET L'AUTORITÉ, par A. Colomer.
CHOIX DE POÈMES, par Lucien Jacques.
CANAL, par Hélène Bannier.
LE TRAVAIL, par Albert Soubeville.
NOURRICE, par Brutus Mercereau.
REVUE DES REVUES, par M. Wullens.
AVEC UN SOUVENIR AMICAL, par Han Ryner.
L'OPPOSITION OUVRIÈRE, par Kollontai.
Le numéro : 1 fr. 50.

ABONNEMENTS : France : 4 mois, 5 fr. ; 8 mois, 10 fr. ; un an, 15 fr. ; Extérieur : 4 mois, 6 fr. ; 8 mois, 12 fr. ; un an, 18 fr.

Le meilleur moyen de se procurer régulièrement la Revue Anarchiste est de s'abonner.

Adresser le montant des abonnements par chèque postal Feraud 536-65 Paris, après en avoir avisé l'administrateur Pierre Lantier, 3, rue Louis-Blanc, Paris (10°).

Union Anarchiste GROUPE DU XVIII

Dimanche 6 janvier, à 14 h. 30, salle Garçons, 20, rue Ordener.

GRANDE CONFÉRENCE par Han Ryner

sur Le Pluralisme et J.-H. Rosny aîné. Entrée gratuite.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Pour faire un bon journaliste, il faut évidemment savoir tant soi peu écrire. Il faut aussi posséder sur toutes choses quelques idées générales et surtout être dénué de tous scrupules. Celui qui se lancera dans cette profession sans réunir à la fois ces trois conditions, est bien certain de mourir toute sa vie de la vache enragée.

La plupart de ceux que l'on considère volontiers comme de grands journalistes, ont tous ou presque tous changé leur fusil d'épaule au moins une fois. Ils ont changé de tribune ou qu'un gouvernement prenait la place de celui en exercice. Des seigneurs de médiocrité importante ont prouvé que l'on pouvait très bien quitter l'anarchisme pour le socialisme, et abouir au communisme après un stage dans le syndicalisme — que d'isèms !

Et soyez tranquille, si le communisme les rejette, ils ne se feront pas cantsonniers, ils ne se feront pas cantonniers, ils préféreront continuer leur « dur métier » quand bien même, ils se verraient contraints à leur grand regret d'abandonner — de déposer leurs croix dans la timbrette de la rue de Rome, ils feraient de même s'ils y étaient forcés, le chemin en sens inverse mais ils s'arrêteraient au communisme, car si l'on n'est pas un indigène, il y a toujours assez de pain au râtelier.

La firme que représente à Paris M. Souvarine — « ce génie latin » — et son distingué confrère M. Rappoport, ont assez solidement établi pour qu'il n'y ait pas à craindre la faillite.

Mais M. Souvarine n'est pas un journaliste, c'est un homme d'Etat. Et ceux qui remplissent de leur prose les colonnes de l'Humanité ne sont pas non plus des journalistes, ce sont des soldats de la Révolution à leur poste de combat. C'est sans doute pour cela qu'ils ont été plus ou moins capitaines dans l'armée du capitalisme.

Mais passons !... Et revenons à M. Rappoport qui a pour le moins autant de prestige et de préstance que son camarade de combat, mais qui est en plus un homme rempli d'esprit et de bon sens. Il a exposé hier dans l'Humanité, quel était le véritable rôle de la presse vis-à-vis du régime établi. — Je ne puis résister à vous citer ce passage, d'autant plus que les copistes ne lisent pas tous le journal communiste.

« Tout régime cherché par un ensemble d'idées et de croyances à organiser autour de lui une atmosphère de confiance et de sympathie. C'est cette confiance dans la nécessité et la solidité du régime existant qui le fait vivre et durer. Le grand danger n'est pas de le faire vivre, c'est de le faire mourir. L'homme de lettres, tous ces gens-là sont mobilisés, par toutes sortes de faveurs et de flatteuses, à défendre le régime et à prouver sa solidité, son éternité. Sans ses idéologues du régime, le vide se serait vite produit autour des privilégiés qui, dans ce cas, seraient condamnés à s'asseoir exclusivement sur des bâtonnettes, ce qui n'est ni une position commode, ni une situation solide. »

Il n'y a donc rien de surprenant que le régime capitaliste mobilise et soudoie les journalistes pour faire croire au peuple que sans lui, ce serait la fin de tout.

Il est donc très naturel que le régime qui a octroyé à la Russie le parti bolcheviste, recourt aux mêmes moyens. Il fait même mieux puisqu'il supprime les organes qui se permettent de mettre en doute l'évangile selon Lénine.

Il n'y a plus dans cet heureux pays, de journalistes, il y a des fonctionnaires qui ont pour tâche de vanter à tous les mérites de l'Etat « prolétarien » et des hommes qui le dirigent.

Ce qui n'empêche pas les bâtonnettes, ni la police, ni les juges, ni les pédagogues, ni les nutes, ni la propriété, ni les privilégiés.

Mais cela est point en rouge vif. C'est la Révolution chère à M. Souvarine.

Nous rappelons une fois de plus que ce n'est pas la nôtre.

Pierre MUAIDES.

Un détenseur imprévu... et intéressé.

Voilà que l'Humanité prend contre le Matin la défense des anarchistes... des anarchistes italiens.

Figurez-vous que le journal de M. Bona-Varilla fait inviter par un organe libertaire italien « tous les anarchistes italiens à vouloir bien considérer la différence entre l'aveugle dictature russe et la dictature éclairée du fascisme ».

Bien entendu, Fide, l'organe anarchiste italien en question n'a jamais rien écrit de semblable et l'Humanité a bien fait de rectifier.

Nous nous excusons de ne pas l'avoir fait à sa place.

Mais, nous ne sommes pas des lecteurs attentifs du Matin. Puis, nous ne prenons pas toujours la peine de rectifier toutes les erreurs qu'il débite sur les anarchistes ou autres révolutionnaires pour cette raison que l'opinion des lecteurs du Matin nous laisse tout à fait indifférents.

Il n'en est pas de même pour les lecteurs de l'Humanité. C'est pourquoi nous complé-

Le « filet à provisions ».

L'Internationale est le journal des travailleurs et des soldats. C'est pourquoi elle est dirigée par un « travailleur-député », doublé d'un « soldat à épaulettes », le Vaillant-Couturier.

Le camarade Gruyère ou Brûrère y tient une chronique alimentaire. Elle s'adresse aux ménages et non aux nourrissons inamovibles de la propagande, ils n'y trouveraient pas leur compte.

Cela s'appelle : « le filet à provisions ». Chaque jour, le cuisinier économe et distingué économiste du P. C. donne la recette de la journée pour faire bouillir la marmite.

Notre apprenti dictateur aux vivres se plaint avec raison que la ménagère ne peut pas arriver à joindre les deux bouts. Mais pourquoi diable allonge-t-il les frais de nourriture de 35 centimes de dépenses pour l'achat de l'Humanité et de l'Internationale ?

Certes, les navets sont comme le syndicalisme, ils ne suffisent pas à tout. Il ne faut pas seulement remplir les boyaux, il faut aussi bourrer la crâne.

Mais tout de même ! Deux journaux par jour de la même « usine à bourrer le mou », n'est-ce pas exagéré pour une maigre bourse, n'est-ce pas dangereux pour le même crâne ?

Après tout, s'il n'y a pas d'inconvénient pour le porte-monnaie de la ménagère, s'il n'y a pas de danger pour la raison du lecteur, on pourrait ajouter dans le filet à provisions le « Bulletin communiste » et la « V. O. » et autres luminaires spirituels « éclairés » par Moscou. Mais ce serait toujours la même cuisine sous des noms différents.

Notons tout de suite sur le cas des anarchistes italiens en lui faisant observer que s'ils maudissent et combattent Mussolini ils maudissent et combattent aussi, pour les mêmes motifs, Lénine, le dictateur de toutes les Russies.

Rigolos.

On se souvient de notre écho publié dimanche dernier, relatif à la situation de nos amis ayant accompli plusieurs mois de prison pour avoir fait l'apologie de Germaine Berton.

Notre camarade Louis Loréal écrit un article en faveur de celle-ci. Il moisit encore à la Santé où l'on compte le conserver jusqu'au mois de juin. Les jurés ont acquitté Germaine Berton. N'était-il pas juste, de notre part, d'écrire que tous ceux de nos camarades qui avaient été pourvus et emprisonnés pour avoir fait l'apologie de Germaine Berton devaient obtenir la révision de leur procès, ou plutôt être relâchés.

Notre vieille amie l'Action Française, par tage notre avis.

Voici ce qu'elle écrit dans son numéro d'hier :

Il est, en effet, absolument illogique de maintenir leur condamnation aux apologistes d'un acte que le jury de la Seine a déclaré « non coupable ». Nous demandons la révision des procès, devant la cour de cassation, toutes chambres réunies, de l'anarchiste Loréal et des autres anarchistes condamnés pour avoir jugé innocent le meurtre d'un héros de la Patrie.

Et M. Pujol — car c'est lui qui est l'auteur de cet article — ajoute :

Si l'on ne se décide pas à cette révision, la logique exige que l'on envoie avec eux à la Santé les membres du jury de la Seine.

Suit la liste des noms et adresses des douze jurés de la Seine.

Puis Maurice conclut :

Il est vrai que les anarchistes condamnés pour apologie du crime de la fille Berton étaient de simples particuliers, tandis que les jurés étaient des « magistrats temporaires ». Le cas de ceux-ci est donc plus grave et, comme il constitue une forfaiture, c'est au bagne que devront aller les messieurs énumérés plus haut.

Vous avez bien lu ? C'est au bagne que les douze jurés doivent aller.

M. Pujol est-il un humoriste ?

On serait tenté de le croire si on ne savait que, pendant la guerre, les rédacteurs de l'A. F., par leurs mensonges persistants, par leurs calomnies répétées, ont fait expédier au bagne nombre d'innocents.

Si nous étions méchants, nous pourrions dire à M. Pujol et à ses amis — puisqu'ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer — que la loi bourgeoise punit les faux témoignages et qu'un tour de faveur accordé à l'équipe de la rue de Rome — bien avant celui des jurés de la Seine — pourrait envoyer son gros ami Léon faire une cure à Saint-Laurent-de-Maroni. N'est-ce pas, Goldsky et bien d'autres, hélas ?

Ah ! ces « honnêtes gens... »

Pour rassurer les « honnêtes gens » qui fondrent le Quotidien, voilà qu'un rédacteur de ce journal vient de passer « quelques jours à la Police judiciaire ».

Sans manifester aucun dégoût, le journaliste conte comment il a fait « ses débuts avec l'inspecteur Bouclet, un athlète blond, ancien moniteur de Joinville, qui « rompt les ficelles en gonflant ses biceps... ».

Puis, le policier amateur fait partager à ses lecteurs les émotions de la « filche », hypocrite chasse à l'homme à travers les rues et les couloirs métropolitains de Paris.

Tout cela se terminera par un « topo » laudatif à l'égard des dévoués membres du personnel de la P. J. et par d'adroites considérations sur la nécessité d'encourager une institution aussi dévouée aux immortels principes de la loi.

Quotidien et Action Française font à qui mieux mieux leur propagande dans ce milieu de choix.

Pouah ! Nous leur abandonnons avec plaisir ce terrain marécageux. Ballerat ou Chassigneux, entre les deux, si notre cœur balance... c'est de dégoût.

Pour la chique !

L'Humanité d'hier est réjouissante. En première page, le versatile et tortueux Cachin fait un cours de « voie droite ». Parfaitement. C'est rigolo, mais c'est ainsi.

Et voici ce qu'il entend par « voie droite » : « En juin dernier, l'Exécutif élargi de Moscou a fixé les directives de notre (pour la France) action électorale ».

Le 15 octobre dernier, le Conseil National français « a fait siennes les décisions de l'Exécutif, et le Congrès (National) de Lyon va dans quelques jours leur apporter sa sanction définitive ».

Mettons le mot exact « soumission » à la place de « sanction ». La « voie droite », c'est de « filer droit ».

L'affaire est entendue, Lyon s'inclinera devant Moscou.

Mais alors pourquoi la 4^e page de l'Humanité contient-elle « une libre discussion » sur le congrès de Lyon ? Est-ce pour permettre à quelques employés de faire du zèle ? Est-ce pour donner aux bons bougres l'illusion que la caserne est une université populaire ?

En tout cas, une chose est certaine. Qu'ils écrivent bien, mal, beaucoup, peu, qu'ils disent oui ou non, à Lyon, tout le monde dira : Amen !

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— Aux éditions du Sagittaire va paraître prochainement Verdun, le célèbre livre de l'écrivain allemand Fritz von Unruh.

— Vient de paraître : La Confession de minuit, le roman de Georges Duhamel, dans la collection « Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui », chez Grès, avec portrait de l'auteur gravé sur bois par M. Constant Le Breton.

NOTULES :

Quelques jugements de M. André Gide. — M. André Gide publie dans la Nouvelle revue française, des fragments de ses mémoires. Donnons quelques-uns des portraits qu'il y trace. Voici tout d'abord Hérédia : « A quel point, Hérédia ressemblait peu à l'idée que je me faisais alors d'un poète, c'est ce qui d'abord me consterna. Aucun silence en lui, aucun mystère, nulle nuance dans le bégayement claironnement de sa voix. C'était un petit homme, assez bien fait, quelque peu court et replet ; mais il cambrait d'autant jarret et taille en marchant, en faisant sonner les talons. Il portait la barbe carrée, les cheveux en brosse et un lergnon par-dessus lequel ou plus souvent à côté duquel il filait un regard singulièrement trouble et voilé, sans malice aucune. Comme la pensée ne l'encomrait pas, il pouvait sortir tout de go ce qui lui passait par la tête et cela donnait à sa conversation une verdeur extrêmement plaisante. Il s'intéressait à peu près exclusivement au monde extérieur et à l'art ; je veux dire qu'il restait en ne peut plus embarrassé dans le domaine de la spéculation et qu'il ne connaissait d'autrui que les gestes. Mais il avait beaucoup de lectures et comme il ignorait ses manques, rien ne lui faisait besoin. C'était plutôt un artiste qu'un poète ou plutôt encore un artisan ».

Voici maintenant Henri de Régnier : « Sous des allures d'une cordialité charmante, encore que hautaine, écrit Gide, il cachait le sentiment constant mais discret et sa supériorité. De corps trop grand, trop maigre et quelque peu dégingandé, il faisait de sa maladresse une grâce. On était, au premier aspect, frappé par la hauteur de son front, la longueur de son menton, de son visage, l'élégance de ses belles mains, qu'il en approchait constamment pour tordre de longues menestaches chatinées, tombantes, à la gauloise. Un monoclé complétait le personnage. Je me souviens d'un soir, Régnier me paraissait si doux ; il laissait tomber son monoclé, son regard se perdait. — Qu'avez-vous mon ami ? lui dis-je enfin. — Eh ! me répondit-il avec un hochement de tout le haut de son corps et sur un ton grave et bouffon tout à la fois : je m'apprête à passer le cap de la trentaine. »

Beaucoup d'autres portraits seraient à citer, ceux de Ferdinand Herold, Mallarmé, Violé-Griffin en particulier.

M. Gide possède une remarquable souplesse de contour. Il parle merveilleusement bien de tous ces petits détails que l'on aime à connaître chez ceux qui ont su capter votre admiration ou votre estime. D'ailleurs, M. André Gide est un homme de beaucoup de talent.

Un nouveau roman de Louis Hémon. — On a retrouvé, ces temps derniers, et dans des circonstances assez curieuses, le manuscrit d'un roman inédit de Louis Hémon, ce jeune écrivain mort tragiquement et dont le roman, Maria Chapdelaine, obtint un retentissant succès.

Voici comment a été découvert le manuscrit de Louis Hémon :

Avant la guerre, la Revue critique avait voulu fonder un prix littéraire, dénommé Prix Stendhal. Mais, avec la guerre, personne ne s'occupa plus de l'affaire entreprise. Or, il advint, ces temps derniers, qu'en fouillant parmi les manuscrits envoyés jadis à la Revue critique, on trouva un roman signé Louis Hémon et intitulé Colin-Maillard. C'était une œuvre de jeune écrivain. (On sait que Louis Hémon était totalement inconnu avant la guerre.)

Ce roman sera publié sans doute le mois prochain.

A tout propos, poèmes par Georges Joran. — Georges Joran, poète et chansonnier de la Butte, vient de faire paraître un recueil de ses œuvres. J'y aime cette chanson triste à la Verlaine :

Quand il pleut le rire est banni...
Morne, la pluie dit ses airs glauques
En s'égouttant aux alentours ;
Mon âme pleure dans ses loques,
Morne, la pluie dit ses airs glauques...

Georges Joran est un poète sincère et pauvre, peut-être un des rares poètes de la Butte, de la jeune Butte prétextueuse et vaine.

GEORGES VIDAL

Réflexions

Nous allons signer une alliance militaire avec les Tchecoslovaques. Prépare-toi, Jacques Bonhomme, à venir ton bas de laine pour enrichir les gens de Prague. Alliance, c'est emprunt. Le Bénès qui représente à Paris le pays où l'on brûla Jean Huss n'est pas si bête que ça. Il vend l'armée tchèque contre une commission de tant pour cent à ses amis. Moyennant quoi, en cas de détonnés de la France avec l'Angleterre, l'amiral tchèque, presque aussi noble que l'amiral Gilly, viendra combattre avec l'amiral Gilly, cet illustre héros qui s'est bien gardé d'embarquer sur le « Dixmude »...

Jacques Bonhomme, il va falloir cracher au bassin. Il y a cinq ou six milliards à perdre chez les Tchèques. Amène-toi ! On cherche des gens assez bêtes pour payer sans comprendre et pour croire qu'ils vont gagner des argents fous en prêtant à fonds perdus. On t'a choisi, Jacques Bonhomme, sois sensible à cet honneur ! Et paye !

René DUNAN.

Où aller ce soir ?

Aux abois

Théâtres lyriques

OPERA. — A 20 h., La Damnation de Faust.

OPERA-COMIQUE. — A 20 h., Werther ; La Griffe.

CAIETE-LYRIQUE. — A 20 h. 25, La Mascotte.

VAIETES. — A 20 h. 30, Ciboulette, m. de Reynaldo Hahn.

TRIANON LYRIQUE (boulevard Rochechouart). — A 20 h. 30, La Fille de Madame Angot.

Drames, Comédies et Genre COMEDIE-FRANÇAISE. — A 20 h. 30, Vautrin.

ODEON. — A 20 h. 30, La Rabouilleuse.

THEATRE GORLA-PARCERIE. — A 20 h. 30, L'Oiseau bleu, f. de 4 actes de Maeterlinck.

VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, La Femme nue, de Henry Bataille.

SARAH-BERNHARDT. — A 20 h. 30, La Dame aux Camélias.

RENAISSANCE. — A 20 h. 45, Le Prince Jean, de Charles Méré.

NOUVEAU-AMBIGU. — A 20 h. 30, Son Père.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h. Amédée et les Messieurs en rang ; Knock ou le triomphe de la médecine (par Jules Romains).

THEATRE DES ARTS. — A 21 h., L'Ingrate, de Maurice Maeterlinck.

VEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — A 20 h. 30, La Maison natale.

MONTMARTRE-ATLIER (place Dancourt). — A 20 h. 45, Voulez-vous jouer avec moi ? L'Homme rouge.

ALBERT I^{er} (troupe du Canard Sauvage). — A 20 h. 30, Les Amis de la dernière heure, par André Obey.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h., Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazot, etc. — Ce sont les pitres de la revue.

LE CARILLON. — A 21 h., La Revue.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h., Les chansonniers Jean Rivu, de Soutter, Remington, etc. et la revue « Tes bêtes ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbeses). — A 21 h., Charles d'Arry et ses chansonniers.

LA LUNE ROUSSE. — A 21 h., Les chansonniers Dominique Bonnaud, Vincent Hyspa, Jean Rioux, etc.

A travers le Pays A travers le Monde

LES CRUES

A Paris

Après les gares d'Orsay, du Pont Saint-Michel et des Invalides, c'est la gare de Mirabeau qui vient d'être fermée au public. Hier, à partir de 20 heures, les trains partaient de la gare de Javel.

L'eau s'étend un peu partout. Des Invalides au pont de l'Alma, la voie est couverte sur toute sa longueur par une couche de dix centimètres. A la gare des Invalides on calcifère toutes les issues. Si la Seine se modère, ça ira, mais, sinon ?

Au pont de Bercy, le paysage est tragique tellement le fleuve grossit et fait des dégâts.

Les Grands Moulins sont entièrement noyés et, hier matin, quatre camions se sont embourbés en essayant de faire le ravitaillement en farine.

Sur la rive gauche, l'inondation est sérieuse. Les caves sont complètement inondées et les pompiers sont impuissants. On mure les bouches d'égout.

A la porte de Billancourt, une digue, élevée ces jours-ci, s'est rompue et les quais ont été inondés. Voilà le beau travail des services techniques !

Le Service central hydrométrique communique le bulletin suivant :

« La Seine, à Paris, a atteint ce matin, à 8 heures, la cote 6.65 au pont d'Anstetitz ; on prévoit, dans la soirée, une cote de 6.75 à 6.80.

« Demain, dans la matinée, on peut prévoir la cote 6.90 environ et 7 m. à 7 m. 10 vers samedi 5 ou dimanche 6.

« Il ne semble pas que ces cotes doivent être dépassées sensiblement pour la crue actuelle. »

Et l'on donnait les cotes suivantes : Montfermeil, 2 janvier, 4 m. 47 ; 3, 4 m. 51 ; Charenton-le-Pont, 3 m. 92 ; 3, 4 m. 56 ; Paris-Austerlitz, 2 janvier, 6 m. 25 ; 3, 6 m. 28 ; Mantes, 6 m. 85 ; 3, 7 m. 06.

La dégrue s'annonçait-elle ? Les prévisions météorologiques ne laissent guère prévoir : Région parisienne : Vents Sud-Ouest faibles à modérés, nuageux, doux à pluvieux. Même temps région Nord et Ouest, dégel complet dans l'Est, beau au Sud-Est et Sud.

En banlieue

C'est en banlieue, naturellement, que la situation est la plus critique et que le désastre est flagrant.

A Alfortville, on avait fait venir de la troupe pour combattre l'inondation et secourir les habitants. Mais les barrages ont été emportés et l'île Saint-Pierre envahie. Tout Alfortville est sous l'eau. La municipalité a fait actionner les sirènes qui, en temps de guerre, servaient à avertir du passage des gothas. On a évacué 3000 habitants.

A Ivry, situation identique. Les marins procèdent au sauvetage.

A Versailles, la rue de Vaugirard située au Bas-Meudon est complètement submergée. Il y a soixante centimètres d'eau ; de telle sorte que la circulation est interrompue. Les habitants sont obligés d'évacuer les lieux, aidés par les soldats. L'autorité compétente a envoyé ce matin du renfort et des bateaux.

A Ablon, l'administration préfectorale a fait envoyer dans la matinée des spécialistes et des mardiers pour l'établissement des passerelles.

A Mantes, par mesure de précaution, tout le bétail a été évacué.

A Versailles, les voyageurs se rendant à Paris-Invalides sont invités à utiliser la gare de Versailles-Chantiers en empruntant les trains de grande banlieue. Les navettes qui font le service entre Meudon-Val-Fleury et Paris-Invalides sont complètement supprimées.

Le Grand Morin subit une nouvelle crue extrêmement rapide, toute la vallée est inondée pour la quatrième fois en moins d'un mois. Le travail est de nouveau suspendu dans les usines. Le Petit Morin débordé également.

Allons ! c'est décidément du bon travail ! Le sous-secrétariat des P.T.T. communique la note suivante :

La crue de la Seine, en inondant les câbles électriques souterrains, a rompu les communications téléphoniques dans les localités de la banlieue suivantes : Boissy-Saint-Leger, Louveciennes, Saint-Germain, Alfortville, Vitry, Choisy.

L'administration des Postes a déjà rétabli partiellement les circuits de Vitry et de Choisy par voie aérienne.

Des dispositions sont prises pour que les autres localités bénéficient du même réta-

blissement, dans le plus bref délai possible. D'autre part, on signale que le bureau de poste d'Ivry-Port a été transféré à Ivry-Centre et celui de Saint-Maurice à Charenton.

Les dispositions ont été prises au cas où la gare d'Austerlitz serait atteinte par la crue pour acheminer par la gare de Paris-Denis le train postal du soir sur les lignes du Sud-Ouest.

En province

A Chalon-sur-Saône, la situation est à peu près la même. Les principales rues restent inondées bien que la dégrue soit commencée à Chalon depuis ce matin. L'eau ayant envahi les abords des écoles situées au centre de la ville, les élèves ont été libérés.

Un poséur de chemin de fer, M. Laroche, 36 ans, trompé par l'obscurité, est tombé dans la partie inondée ; il s'est noyé.

Le service officiel annonce que la dégrue est générale sur toute la Saône de Verdun à Chalon ; le Doubs baisse sur tout son cours également.

Le Rhône inonde toujours les Isérons, l'île Miennart, les routes d'Orange près de Roquemare, et Les Cubières.

L'Hers et la Petite-Hér sont toujours submergées par les infiltrations qui augmentent.

Toutefois, le Rhône paraît être en baisse légère. A Roquemare (Gard) il cote 5 m. 60 au lieu de 5 m. 70 le 1er janvier.

A Avignon, il était à 5 m. 17 à midi, au lieu de 5 m. 18 à 2 heures du matin.

A Cadrousses, à l'embouchure de l'abbaye, le Rhône cote 5 m. 85 marquant une baisse de 6 centimètres.

Toutes les rivières et les ruisseaux des Ardennes, par suite d'abondantes chutes de neige débordent. Cependant, une sensible amélioration dans la situation générale s'est produite à midi.

Par suite des pluies qui ne cessent de tomber dans la région du Sud-Ouest, la Garonne subit une crue très forte. Des inondations sont signalées dans la partie haute du fleuve, notamment à Langon, à la Haute et à Marmande.

A Bordeaux, le fleuve est très gros, il n'est pas encore sorti de son lit, mais d'importantes mesures de précaution (1) sont prises par les services des Ponts et Chaussées et du port, et les autorités civiles, en prévision des grandes marées des 6, 7, 8 et 9 janvier, dont le coefficient de 100 correspond avec la nouvelle lune.

DERNIERE HEURE

En dernière heure on signale que la dégrue est générale dans la vallée de l'Aube et de la Seine. A Bar-sur-Seine, la cote est de 3 m. 30 contre 3 m. 48 hier.

A Troyes, elle est de 3 m. 82 contre 3 m. 98.

A Nogent-sur-Seine, 3 m. 20 contre 3 m. 27.

A Bray-sur-Seine, 3 m. 28 ;

A Arcis-sur-Aube, 2 m. 90 contre 3 m. 02.

La crue de la Saône qui continuait lentement va augmenter sensiblement en raison du dégel et de la pluie qui, depuis ce soir, tombe abondamment. Le quai des Marais, à Mâcon, est complètement submergé, le quai Lamartine est submergé jusqu'au pied de la statue du poète. Les machines élévatoires de l'eau de la ville sont atteintes et ne fonctionnent plus, les hauteurs quartiers vont être privés d'eau à bref délai ; la municipalité recommande aux habitants de la ménager le plus possible, curieux paradoxe qui ne prendra fin qu'avec la crue plus menaçante.

LE PAIR VA ENCORE AUGMENTER

Par arrêté du ministre de l'Agriculture en date de ce jour, l'intendant général Rimbert est nommé membre de la Commission supérieure d'utilisation du blé.

MIDOL EST CONDAMNE

Le tribunal correctionnel d'Orange avait condamné M. Midol par défaut en octobre 1920, à six mois de prison et 500 francs d'amende. L'affaire était revenue sur opposition le 27 décembre devant le tribunal d'Orange, qui avait mis l'affaire en délibéré.

Le jugement, prononcé aujourd'hui, condamne M. Midol à six mois de prison, 200 francs d'amende, avec sursis, et aux dépens. Le tribunal a déclaré confondre cette peine avec celle prononcée par le tribunal d'Avignon pour complicité d'excitation de militaires à la désobéissance.

Jugement de classe, comme il fallait s'y attendre.

CE QUI SE PASSE

Rien de nouveau n'est venu éclaircir la politique dans laquelle patagent les gouvernements.

Au premier plan se trouve l'Angleterre sur laquelle sont fixés tous les yeux et qui peut demain provoquer le déséquilibre de l'Europe. Les groupes réactionnaires, dont le premier ministre est le chef, cherchent des alliances parmi les libéraux, afin de conserver le plus longtemps possible l'assiette au beurre, et toutes les tractations, les marchandages auxquels nous assistons dégoûtent le plus sceptique, si un électeur pouvait être dégoûté de quelque chose.

En Allemagne, la situation semble plus calme, et Poincaré semble faire quelques concessions dans la Ruhr. Le général Dugout va évacuer Dusseldorf. Quand donc vacuera-t-il la France.

En Russie, une dépêche de Londres prétend que des négociations entre M. Franklin-Bouillon et le gouvernement des Soviets font de sérieux progrès et que sous certaines conditions la France se déclarerait à son tour prête à reconnaître la République des Soviets.

Bien que dans les milieux officiels on déclare ignorer complètement ces négociations, et que M. Franklin-Bouillon dément de son côté y avoir pris part, il est indéniable que des tentatives ont été faites de part et d'autre.

Poincaré ou Mussolini, c'est tout un pour MM. Lénine et Trotsky.

En tous cas rien de brillant dans tout ça pour le prolétariat, sinon que partout du chômage, de la misère et de la prison pour ceux qui se révoltent.

ALLEMAGNE

ENCORE UN COMLOT

Hanovre, 3 janvier. — Un nouveau complot communiste contre M. Noske a pu être déjoué.

Vingt-six personnes ont été jusqu'ici arrêtées sous l'imputation d'avoir participé au récent complot contre l'ancien ministre.

Vingt-six seulement ? c'est peu en vérité. Pourquoi ne parait-il d'un seul coup tous les communistes, tous les anarchistes et tous les ouvriers, et tous ceux qui ne sont pas ou n'ont pas été ministres ? Il n'y aurait certainement plus de complots de cette façon.

GREVES DANS LA METALLURGIE

Berlin, 3 janvier. — Une partie des ouvriers métallurgistes de la région de Berlin sont en grève, par suite de la réduction des salaires.

Réduire les salaires, ils ont eu cela le moment, les exploités allemands. Ils trouvent probablement que les ouvriers ont trop à manger dans la capitale.

POLOGNE

ILS EN VEULENT DU GATEAU

Varsovie, 2 janvier. — Le Congrès du parti socialiste polonais tenu à Cracovie a autorisé la fraction parlementaire du parti à entrer éventuellement dans une coalition gouvernementale. Tiens, tiens, eux aussi ? Rien d'étonnant du reste.

ÉTATS-UNIS

EXPLOSION

Peoria, 3 janvier. — Une terrible explosion suivie d'un incendie s'est produite dans une usine, il y a des tués et des blessés. Le feu, qui s'est communiqué à un bâtiment voisin, a réduit celui-ci en cendres. Les ambulances accourues sur les lieux ont transporté environ 80 personnes dans les hôpitaux.

Quelle publicité donna la grande presse à ce banal fait-divers ? Un entrefilet paraîtra demain dans quelques journaux et l'on n'entendra plus causer des pauvres victimes, des ouvriers probablement.

Bien que l'on ignore encore le nombre exact des victimes, l'on peut assurer qu'il y a un grand nombre de morts, car les sauveteurs ne peuvent pénétrer dans les bâtiments à cause des flammes.

Il y a une quinzaine, une autre explosion s'est produite qui aurait pu, comme celle-ci, faire l'effet d'un fait-divers, l'explosion du « Dixmude », et cependant tous les journaux, tous sans exception, en ont fait des gorges-chaudes, ont pleuré sur les « héros » qui se trouvaient à bord du dirigeable.

Bien que nous déplorions la mort de malheureux qui, inconsciemment parfois, mais de leur plein gré, risquent leur vie dans des entreprises inutiles, toutes nos sympathies vont aux blessés et morts de cet incendie qui tombent victimes d'un banal accident.

Peoria, (dernière heure). — La police évalue à 25 le nombre des personnes tuées dans l'explosion. D'autre part sur la centaine de blessés transportés dans les hôpitaux, beaucoup ont été si grièvement atteints qu'ils ne passeront pas la nuit.

ITALIE

LA TERRE TREMBLE

Ancone, 3 janvier. — Depuis la première secousse sismique qui s'est produite hier matin, 15 nouvelles secousses sismiques d'intensité variable ont été ressenties sur le territoire de Pesaro.

Les régions de Mondolfo, Marotta et de San Costanzo ont subi des dommages et il y a eu quelques blessés.

Les autorités ont, paraît-il, pris des mesures pour abriter la population.

L'Italie n'a-t-elle pas assez de Mussolini, sans que les éléments viennent encore ajouter d'autres désastres à la misère du peuple.

JAPON

L'ON VIT TOUJOURS DE MEME

Tokio, 3 janvier. — D'après le journal « Kokumin Shimbun » le vicomte Kiyoura aurait décliné l'offre du régent de former le cabinet.

Chez Thémis

UNE ERREUR JUDICIAIRE A-T-ELLE ETE COMMISE HIER ?

J'avoue que si je ne reconnaissais le droit et le devoir de juger mes semblables, j'aurais été, hier, bien embarrassé. Devant la Cour d'Assises comparait un homme, Louis Nicolaz, accusé d'avoir soustrait, au préjudice de ses patrons, une somme de 19.240 francs.

Les faits remontent à treize ans, au 31 janvier 1911, pour préciser. « L'accusé », d'hier fut, une première fois, jugé par contumace, par la Cour d'Assises de la Seine, siégeant le 28 novembre de la même année, qui le condamna à dix ans de réclusion. Comme en matière criminelle, la prescription n'est acquise qu'au bout de vingt ans, Louis Nicolaz, arrêté en septembre 1929, prenait place dans le box.

De taille moyenne, âgé d'environ quarante-cinq ans, il paraît bien son âge, des cheveux blancs recouvrant déjà son front.

Au physique, l'allure d'un petit commerçant — il tenait un débit de boissons, en 1911, 120, rue Champlainnet. Ce fonds, il l'avait acquis le 20 décembre 1908.

Au moral... mais je ne dirai rien, ayant promis de ne jamais juger des « accusés » — qui sont plutôt des victimes que des coupables.

Et puis, il ne faut jamais — c'est une opinion — entraver la tâche de la défense, car celle-ci est toujours pénible, toujours difficile à mener, il faut compter avec l'accusation et l'avocat le plus habile ne peut jamais être certain du sort que le jury réservera à ses clients.

Hier, j'ai vu Louis Nicolaz nier la thèse de l'accusation qui affirme qu'il fut, lui, Nicolaz, au service, en qualité d'encas-seur, de M. Vigier-Lambert, 14, boulevard Poissonnière, à dater du 21 décembre 1910 jusqu'au 31 janvier 1911, date à laquelle l'accusation lui reproche d'avoir encaissé 142 factures dont il aurait conservé le produit — soit 19.240 francs.

Nicolaz conteste qu'il ait jamais été l'employé de MM. Vigier-Lambert. Il oppose également un démenti formel contre le président lui rappelle les quatre condamnations dont il aurait été l'objet, toutes pour abus de confiance :

La première, le 9 juin 1903 par le tribunal correctionnel de Douai, 3 mois de

prison et 25 francs d'amende.

La deuxième, le 13 août 1903, par le tribunal correctionnel de Saint-Brieuc, 4 mois de prison, confondue avec celle de 3 mois prononcée à Douai.

La troisième, le 22 septembre 1904 par le tribunal correctionnel de Saint-Quentin, 18 mois de prison par défaut.

Enfin la quatrième, le 28 novembre 1911, par la Cour d'Assises de la Seine à dix ans de réclusion, par contumace.

Nicolaz affirme n'avoir jamais été à Saint-Quentin, il était à Lyon à l'époque indiquée par l'accusation, il n'a donc jamais pu se livrer à un abus de confiance et il montre un certificat attestant qu'il se trouvait bien dans cette ville.

Toutes ces condamnations qu'on lui reproche, c'est un autre qui les a encourues à sa place et il donne cette explication qu'il a perdu son livret de famille, c'est sous son nom que quelqu'un a pu commettre les escroqueries qui ont motivé les quatre condamnations.

Si thèse est la suivante : « J'ai perdu mes papiers, on me les a pris et j'ai été la victime d'une machination ».

Pour mieux comprendre ce qui précède, il faut dire que Nicolaz, marié, quitta un jour sa femme — deux ans après son mariage, dit-il — et vint se fixer à Lyon où celle-ci vint le rejoindre, le suppliant d'il encore, de reprendre la vie commune. C'est alors — et nous arrivons au jour où fut commise l'abus de confiance, au 31 janvier 1911 — que, sur une question de dates, accusation et défense ne sont pas d'accord, ils ne l'ont du reste été sur aucun point.

Attention ! Voici la machination dont Nicolaz dit avoir été la victime :

Celui-ci prétend avoir été absent de Paris le 31 janvier 1911. A cette date, il était à Grenoble depuis cinq jours, ayant été rejoindre dans cette ville une femme avec qui il vécut. Il aurait quitté sa « légitime » après une discussion orageuse au cours de laquelle il lui aurait reproché de lui avoir caché qu'elle avait demandé et obtenu son divorce, quelque temps après sa fuite à Lyon. C'est donc le 25 qu'il serait parti pour Grenoble — à la suite de cette discussion — et les témoins, ses concierges et le charbonnier d'en face, l'un introuvable et les autres décédés aujourd'hui — qui affirment l'avoir rencontré le 31 janvier et le 1er février 1911 — se trompent, car il avait un sosie et ce sosie pourrait bien être l'amant de sa femme !

L'accusation reproche à Nicolaz d'avoir écrit une demi-douzaine de lettres à sa femme. Dans une de ces lettres il se repentait.

Voici le texte de cette lettre :

« Que veux-tu, Aujourd'hui, j'ai fait une grande bêtise. Si je savais qu'on venait à me pardonner, si tu voulais me pardonner, je « rendrais cet argent. »

Puis, dans une autre missive, il se plaint « que sa femme n'ait pas su le comprendre, malgré son mauvais caractère ».

Et il annonce son départ pour Hambourg d'où il s'embarquera pour l'Amérique du Sud où il essaiera de trouver une situation.

Ces lettres ne sont pas de ma main, c'est probablement l'amant de ma femme qui les a écrites pour me perdre.

Comme un juré lui demande s'il croit que sa femme avait un amant quand il quitta le domicile conjugal, il répond :

« En 1906, j'ai trouvé une photographie qui pouvait être celle de l'amant de ma femme et si je n'ai pas songé à divorcer, c'est pour ma fille.

Puis, sur une nouvelle question posée : — Si je suis parti brusquement, c'est que j'étais pris dans l'alternance ou de divorcer ou de me suicider.

L'interrogatoire terminé, on passe à l'audition des témoins.

Le premier, M. Klot, expert en écriture, dit que les lettres ont bien été écrites par Nicolaz. Et durant un bon quart d'heure l'honorable témoin se livre à un cours de graphologie qui fait bâiller d'ennui l'assistance.

Puis, voici l'ex-femme de Nicolaz qui arrive à la barre.

Elle soutient que c'est bien Nicolaz, son mari, qui est parti le 31 janvier 1911, à 7 heures du matin.

Sur la question de la photographie, elle proteste énergiquement.

« Je n'ai jamais eu d'amant. C'est un mensonge de mon mari qui m'avait quitté plusieurs fois, notamment pour aller vivre avec une jeune fille de seize ans ! »

L'abondance des matières nous contraints de remettre à demain, la suite de notre chronique judiciaire.

(18) Feuilleton du Libérateur 4-1-24

Le Drapeau Noir

par Tony RÉVILLON

X
CORTEIZ

Lentement, traînant sa canne sur le pavé et sifflant la Parisienne, l'agent secret revint à Lyon.

Cortez demeurerait à l'auberge du « Cheval noir », rue Ecorchebœuf.

La rue Ecorchebœuf va de la place des Jacobins au quai de la Saône. Mais elle fait un coude, et, lorsqu'on y entre par la place, on n'aperçoit pas le quai. Les maisons noires à six étages ont l'air de se rapprocher par en haut pour cacher le ciel aux passants. Sans doute, au rez-de-chaussée de ces vieilles maisons les viandes saignantes s'élevaient derrière les grilles. C'est là qu'aboutissaient l'abbaye et la tuilerie, et les bouchers du Moyen-Age, en cape rouge, y causaient sur le pas des portes en écoutant les bruits de la rivière voisine. Depuis la fin du siècle dernier, des hôtels ont remplacé les boucheries, mais ces hôtels sont demeurés des hôtelleries. Ils ont des enseignes patriarcales : « A la Croix d'Or », au « Cheval Noir ». Le « Cheval Noir » séduisit le touriste par un tableau placé au-dessus de la porte et représentant non pas un cheval, mais deux chevaux attachés à un poteau qui plaquent en se re-

gardant. Lorsque Cortez était arrivé, on réparait la façade ; le tableau avait disparu.

— Où est le « Cheval Noir » ? s'était-il écrié. Qu'on remette le cheval, ou je vais loger ailleurs.

On l'avait remis et on lui avait rendu aussi la grande chambre carrelée, à plafond de solives croisées et à fenêtres garnies de petits carreaux, qui occupait la moitié du premier étage.

Cortez, en sortant le matin, n'avait qu'à dépasser le coude de la rue pour voir de la campagne. La montagne de Fourvières, aux pentes couvertes d'arbres et de couvents, quoique située au-delà de la Saône, semblait, tant sa proximité augmentait ses proportions, placée là exprès pour barrer aux habitants de la rue Ecorchebœuf, le chemin du reste du monde. Le soir, s'il prenait, à gauche de l'auberge, un passage voûté sous une maison, ce passage le conduisait à un petit café où « Guignol » jouait le répertoire de M. Lagoutte. Un peu plus loin, la place des Célestins, entourée de cafés-concerts, lui offrait le mouvement et la vie d'une place italienne, tandis que la place des Jacobins, assombrie par l'hôtel de la Préfecture et les grandes façades sans balcons et sans fleurs, lui rappelait les carrefours irréguliers des vieilles communes du temps des corporations.

Au « Cheval Noir », Cortez se trouvait dans son élément. La maison et le quartier lui plaisaient également. Il était de ceux qui parlent haut dans les cafés, tiennent les garçons, embrassent les servantes, se dépensent en rencontres, en petits verres, en conversations, osent tout, disent tout, brochant d'esprit et trouvant de cynisme leur vulgarité.

— Papa, ma soupe ! dit Cortez en entrant

dans la salle commune du Cheval Noir. J'ai affaire de bonne heure en ville, et je ne rentrerai pas de bonjour.

Papa, petit homme à la figure paternelle, s'éloigna dans la direction de la cuisine, d'où il revint portant une assiette fumante qu'il posa devant son client.

Cortez s'était assis. Il fit le mouvement d'un homme qui se réveille en sursaut.

— Est-ce que vous n'avez pas bien dormi ? dit doucement Papa.

— Au contraire, mais je termine une grosse affaire aujourd'hui, et cela m'absorbe un peu.

— Bon, dit Papa, je vous laisse.

Il se dirigea vers la pointe des pieds vers la cage vitrée où sa femme, le grand livre ouvert devant elle, faisait des additions.

— Miette, dit-il à voix basse, M. Cortez termine une grosse affaire aujourd'hui.

Quelle affaire, demanda Miette avec un accent qui venait de Pont-Saint-Espirit comme ses pommettes brunes et ses yeux noirs.

— Je n'en sais rien.

— Alors, va le demander et laisse-moi tranquille.

— J'y vais, dit Papa qui, repoussé des deux côtés, s'arrêta à mi-chemin de la cage et de la table, de façon à n'importuner personne en restant au service de tout le monde.

Cortez avala sa soupe, but un verre de vin, prit son chapeau et sortit sans rien dire.

Miette avait posé sa plume. Elle murmura :

— M. Cortez n'est plus le même cette année.

Il n'était plus le même en effet. Le vieux commis-voyageur, qui faisait à la fois la place pour les vins de sa maison et les journaux de son parti, remplissait bien encore le Cheval Noir des éclats de sa voix et de

l'exhilaration de son entrain ; il conservait ses habitudes, ses exigences, ses plaisanteries ; mais, à certaines heures, tout cela disparaissait brusquement, le causeur se taisait, le rieur devenait sombre, l'habitude oubliait l'heure. Il avait des absences, pour employer l'expression de Papa.

Cortez passa le Rhône, suivit le cours Morand. Arrivé à la hauteur de la maison de M. Chazal, il ralentit le pas et se mit à fumer sur le trottoir opposé, allan et venant, s'arrêtant devant la vitrine d'un libraire, ne perdant pas de vue la porte du fabricant.

Il attendit ainsi une demi-heure. Victor sortit, s'éloigna dans la direction de Lyon. Lorsqu'il eut disparu, Cortez traversa le cours, entra chez le concierge.

— M. Fabry.

— Il vient de sortir, monsieur.

Cortez fit un geste de violente contrariété.

— Mais Mme Fabry est chez elle, ajouta le concierge.

— Sa femme ?

— Non, monsieur, sa mère, M. Victor n'est pas marié.

— Il s'agit d'une affaire pressée. Cette dame pourra peut-être me répondre. A quel étage demeure-t-elle ?

— Au quatrième, monsieur.

— Je vous remercie.

Cortez monta lentement l'escalier.

Sa mère ? Ce jeune homme paraissait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Si sa mère s'était mariée à l'âge où la plupart des femmes se marient, elle en aurait quarante-cinq ou quarante-six. L'âge d'Hélène ! Au moment de sonner à la porte, il hésita.

— Et bien, quand ce serait elle ! Après ?

Il tira brusquement le cordon.

Mme Fabry vint ouvrir, et tout de suite ils se reconnurent.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

C'en est trop, à la fin!

La Maison des Syndicats

est-elle aux politiciens ?

Lundi, au Congrès de l'U.D. de la Seine, Charbonneau, du Bâtiment, signalait une réunion de quartier organisée par le Parti communiste avec un orateur non syndiqué et non syndicable pour parler de questions exclusivement syndicales.

Le Libéraire a parlé du « Théâtre confédéral » qui fut torpillé par les communistes de la C.G.T.U. Et maintenant, nous avons un théâtre communiste qui nous joue la pièce dans la Maison des Syndicats.

On ne peut plus faire un pas dans l'impassée confédérale sans trébucher dans les jambes d'un dirigeant-permanent du Parti. L'imprimerie de la Maison des Syndicats est devenue l'imprimerie du Parti.

Fréquemment, les salles de l'Union sont occupées par les gens du Parti, et souvent c'est pour attaquer le syndicalisme.

Est-ce que le bureau de l'Union va continuer longtemps à se moquer impunément des syndicats et des syndiqués ? Le vase ne va-t-il pas déborder ?

Voici le comble : L'Humanité d'hier annonce textuellement :

La Fédération Communiste de la Seine (S.F.I.C.) et la 4^e Entente des Jeunes Communistes organisent pour samedi prochain 5 janvier, un grand meeting, salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

A l'ordre du jour : La vie chère. Les loyers. Les salaires. Les 1.800. Une armée d'occupation de la Ruhr.

Prendront la parole : Lucien Midol, Marcel Cachin, Louis Sellier, Albert Treint, Marthe Bigot, Chasseigne, Raynaud.

Alors que nos syndicats et nos jeunes syndicalistes ont du mal à trouver des salles, n'est-ce pas un scandale de voir continuellement un parti politique dans l'immeuble syndical ?

Si un parti extérieur à la prétention de solutionner les questions syndicales comme la vie chère, les salaires, les 1.800 fr., les syndicats n'ont plus qu'à se dissoudre.

C'est une véritable abdication publique que vient de faire le bureau de l'Union en abandonnant à un parti politique une salle syndicale pour y traiter des questions syndicales.

En jetant ce cri d'alarme, nous espérons être entendus. Il se trouvera bien encore dans la région parisienne des milliers de syndiqués pour défendre leur maison et leur mouvement.

Le culot du P.C. a produit des mouvements d'indignation dans les fédérations et dans les syndicats, rue Grange-aux-Belles et à la Bourse.

A la Fédération du Bâtiment, on nous remis la protestation suivante :

Est-ce une méprise ?

Nous lisons dans l'Humanité d'hier l'annonce d'un grand meeting samedi, à l'Union des Syndicats, rue Grange-aux-Belles, organisé par le Parti communiste.

A l'ordre du jour : la vie chère, les salaires, les 1.800 fr.

Nous nous sommes aussitôt demandés si on ne se trompait pas et si ce n'était pas plutôt la C.G.T.U. qui continuait son programme et sa propagande par cette réunion.

Il paraît que nous nous trompons. Avant Bourges on pouvait encore organiser de la propagande sous le masque de Comités d'action, mais depuis Bourges, la C.G.T.U. n'est plus rien et laisse le parti politique s'emparer du programme syndicaliste.

Vraiment, est-ce que cela va continuer ? Et l'Union des Syndicats, la principale intéressée, qu'attend-elle pour protester ? Ne serait-elle plus bonne à rien ?

Déjà, elle a eu par hasard un secrétaire pour faire la propagande du Parti ? Et les syndicats, qu'en pensent-ils ?

JUTEAU, EPINETTE.

Ils ont du culot !

De la Fédération Postale, nous avons reçu la lettre ci-dessous :

La Fédération communiste de la Seine et la 4^e entente des jeunes communistes organisent un meeting avec comme ordre du jour : la vie chère, les salaires, les 1.800 fr. Ainsi voilà bien établie la collusion existant entre le parti et les dirigeants de la majorité confédérale issue du congrès de Bourges.

Si le bureau confédéral avait encore un peu de pudeur, son devoir serait de se dresser contre cette manœuvre honteuse d'un parti qui essaye, par tous les moyens, à se substituer aux organisations syndicales seules qualifiées pour engager l'action et l'amener à son aboutissement.

A Bourges, nous avions raison de dénoncer ce bluff. Maintenant on ne se gêne plus. A quoi bon consulter les secrétaires d'organisation ? Le grand parti des masses va entrer en action ! Véritablement, on croit rêver en lisant la liste des orateurs inscrits d'y voir figurer le nom d'un secrétaire de l'Union départementale de la Seine, qui engage son organisation à la morgue de politiciens dont toute l'action va consister à prôner la tactique du parti et à assurer aux auditeurs que le salut est dans de bonnes élections.

Comme nous allons dégonfler le bluff des Lafayetistes dans leur campagne pour les 1.800 fr., nous dégonflerons le bluff des communistes. Que devient l'intérêt de la classe ouvrière dans toute cette cuisine ? Quelle figure fait ce pauvre syndicalisme ?

Eh bien, nous sommes encore quelques-uns qui ne nous inclinons pas devant ces manœuvres. D'ores et déjà la fédération postale proteste énergiquement contre cette tentative non déguisée d'atteinte à son autonomie.

Si les dirigeants confédéraux encaissent, nous ne pouvons que les plaindre. Mais nous, nous refusons, par notre silence, à donner à la classe ouvrière l'impression que tous ses représentants la livrent pieds et poings liés à ses pires ennemis les politiciens.

PEYTAUD,

Secrétaire de la Fédération Postale Unitaire.

Les terrassiers rouspètent

A la Bourse, les nombreux camarades que nous avons vus sont outrés d'une pareille insolence.

Le Conseil des Terrassiers, réuni hier soir, a adopté, à l'unanimité, la résolution que voici :

« Nous avons eu connaissance, par l'Humanité », d'un meeting organisé par le P. C. et ayant à l'ordre du jour la vie chère et les salaires.

« Nous nous étonnons de voir que l'Union des Syndicats accorde la grande salle de la Maison des Syndicats pour qu'un parti politique vienne y faire le travail des syndicats. Et c'est un secrétaire de l'Union qui a retenu cette salle à cet effet !

« Nous invitons tous les camarades syndicalistes à se rendre à leur maison, 33, rue Grange-aux-Belles, demain samedi, à 20 h 30, pour prouver que le syndicalisme n'est pas mort et qu'il peut encore faire son travail lui-même. »

Le Conseil des Terrassiers.

Le Bâtiment aussi

D'autre part, le conseil général du Syndicat Unique du Bâtiment s'est réuni également hier soir et a adopté une résolution identique à celle des Terrassiers.

Vraiment, c'en est trop, et demain soir les syndicats de la Seine feront voir aux politiciens qu'ils sont assez grands garçons pour faire leurs affaires eux-mêmes.

LA VÉRITÉ SUR LES COMMUNAUX

Victoire syndicaliste !
Dégonflage communiste !

Ce n'est pas parce que les Communaux se sont prononcés contre l'autonomie, que l'Humanité doit chanter victoire. Au contraire. Qu'on en juge.

Depuis que j'assiste à des congrès — et bon dieu ! en ai-je bouffé, dans ma garce de vie de ces congrès ! — jamais je n'ai vu un bureau mettre un tel acharnement à vouloir se faire battre !

Certes, camarades du bureau, au Congrès de dimanche, vous avez été battus, mais sapsist, avouez que vous l'avez cherché.

Quant à la victoire des communistes, doucement les basses : vrai mes chers orthos, vous n'êtes pas difficiles !

Et pourtant, sauf sur la question d'autonomie le bureau avait tous les atouts en main. D'abord, boucan et interruptions des communistes chaque fois qu'un orateur du bureau prend la parole. Cris d'animaux.

Sur ce chapitre, ils sont très forts. A leur école de propagandistes, ils ont dû annexer une section spéciale d'imitation de cris d'animaux avec, comme directeur, Rappoport.

Donc, les Orthos interrompent à tout bout de champ. C'est parfait. Les moins avisés des camarades, s'ils sont sincères, voient clair.

Première gaffe du bureau. A la motion préjudicielle d'unité, il en oppose une autre, si peu claire, qu'elle a besoin d'être expliquée. Et pourquoi cette menace de démission ?

Et maintenant, voyons la victoire communiste.

Verrier développe le rapport moral, Jacques le critique à pleins bras et au vote, le rapport moral est... adopté à la presque unanimité.

Ainsi, malgré les critiques, les outrages et les calomnies, la gestion du bureau est approuvée.

Camarades du bureau, si ce n'est pas là une victoire pour vous, je n'y comprends plus rien. L'Humanité est d'ailleurs de mon avis, car, pudiquement, elle jette un voile sur ce vote et le passe sous silence !

Sur la question de l'autonomie, le bureau est en minorité, mais, car il y a un mais, ce n'est pas la motion communiste qui triomphe ; comme des honteux les communistes se sont abrités derrière la motion de Boulogne qui fustige l'ingérence des partis politiques : Une victoire communiste ça !

Regardez. Le bureau démissionne. L'Assemblée pouvait-elle se séparer ainsi ? Boulogne présente une liste provisoire qui est adoptée. Les camarades du bureau de crier à la combine ; Mais, nom de Dieu, s'il y a une combine, c'est de votre faute, il faut la révoquer, et c'est là que réside la gaffe, si le bureau élu par les sections s'était maintenu, il avait pour lui la majorité de l'Assemblée. La preuve, c'est le maintien au poste de trésorier du camarade Peyron, maintenant voté à l'unanimité !

Oui, camarades du bureau, vous êtes battus, mais avouez que vous avez mis de la bonne volonté à l'être.

Quant à la victoire communiste, laissez-moi rire. La Mère l'Oie de l'Humanité sait tellement bien à quoi s'en tenir qu'elle est obligée de nous servir un communiqué qui sent d'autant plus les communiqués officiels du temps de guerre.

Oyez plutôt : Primo, l'approbation du rapport moral par la quasi-unanimité de l'Assemblée est passée sous silence.

Secundo, elle présente le bureau élu comme définitif, alors qu'elle sait parfaitement qu'il n'est que provisoire.

Et pour finir la bonne Mère l'Oie enterre Costel :

« Costel a vu hier qu'il ne représentait plus rien. »

Pas possible, chère Humanité ! quelle heureuse nouvelle ! N'empêche qu'à votre place je me méfierais. Pour un mort, Costel a bougrement d'énergie ; il l'a prouvé en tenant tête à la meute déchaînée. D'autre part, je crois que les sections ne tarderont guère à vous prouver que le mort se porte bien.

A L'ACTION, LES COMMUNAUX !

Et maintenant camarades communaux, à l'œuvre. Allons renforcer les rangs des bons bougres du bâtiment et d'ailleurs. Le redressement est en bonne voie.

Allons, Costel, ne boude pas à la besogne. Allons, Dufour, tu ne peux pas caner car tu aimes trop la lutte. Et la lutte, c'est la vie.

D'ailleurs, le jeu en vaut bien la chandelle. Arracher le syndicalisme à l'emprise de la limace politique qui bave sur lui, n'est-ce pas un but assez noble !

Allons, camarades, un bon coup d'épaule et le chant de triomphe des pseudo-communistes sera leur chant... de l'oie.

VALON,

des Communaux de Bagnolet.

Les rongeours de coopératives

A la Bellevilloise

La « Bellevilloise » a subi l'assaut des faméliques du P. C. Et hier, dans l'Humanité le citoyen libert montre franchement les dents.

Suivant d'ailleurs les décisions du 4^e congrès de l'Internationale communiste, qui recommandent de conquérir les caisses des coopératives, le citoyen libert déclare sans ambages que la Bellevilloise se doit d'aider à la propagande des organisations politiques du prolétariat.

N'est-ce pas ce même citoyen qui s'était « aidé » lui-même aux P. T. T. d'une façon assez désinvolte et qui dut aller se faire pendre ailleurs, malgré la haute protection dont le couvrait une puissante amazone de l'Armée rouge ?

S'il est allé se faire pendre à la Bellevilloise, il est évidemment très qualifié pour demander une soustraction au profit du Grand Parti des masses.

A la « Famille Nouvelle »

La « Famille Nouvelle » est une coopérative de restaurants que tous les militants connaissent. Elle est dirigée actuellement par deux communistes distingués, les citoyens Henri et Guillon.

Un nouveau restaurant va être inauguré dimanche prochain, 6 janvier, au 68 de l'avenue de Saint-Ouen. A cet effet, une invitation est faite à tous les socialistes pour la veille, demain, samedi, à 21 heures, dans la salle du nouveau restaurant.

Et pendant ce temps-là les communistes envoient une circulaire secrète à leurs partisans. La voici textuellement :

GROUPE DES COOPÉRATEURS COMMUNISTES REVOLUTIONNAIRES DE LA « FAMILLE NOUVELLE »

Cher camarade,

Comme vous le savez, le Cercle de la Famille se réunit tous les deuxièmes mardis de chaque mois et il y est fait un rapport de la Commission Exécutive du Cercle, sur la propagande, la Solidarité et sur toutes les questions qui lui sont présentées, ainsi qu'un rapport du Conseil d'administration sur les affaires en cours et la marche commerciale et financière de la Société de façon que tous les sociétaires puissent faire les suggestions et réflexions qu'ils jugent être utiles.

Les décisions qui y sont prises, soit à main levée, soit à l'appel nominal, sont exécutoires, par le Conseil, ou par la Commission Exécutive, à moins, pour eux, d'en appeler devant l'Assemblée générale, qui ne se tient que deux fois par an.

C'est démontrer pour les camarades de notre tendance, la nécessité de suivre aussi exactement que possible les séances du Cercle.

Or, nos adversaires de tendance, composés d'anciens anarchos-révolutionnaires, et d'employés, qui sont pour la plupart, sans aucune directive sociale, si ce n'est la conservation des prérogatives qu'ils se sont octroyées, pour eux et leur famille, quand la société étant peu nombreuse, ils ont fait fusion.

Sous la poussée des anarchistes, adversaires de toute organisation, dont la plateforme est aujourd'hui la dissolution de la C. G. T. U. au profit de la C. G. T. Lafayette, ils sont toujours présents au Cercle, car la Famille est une proie tentante, qui peut leur donner sans compter les emplois, la puissance financière que leur inaptitude à l'organisation les empêche d'acquiescer.

Et, profitant de l'absence de nos amis, ils ont fait adopter par le Cercle du 13 novembre à l'appel nominal, une proposition de Decran, qui nous oblige à prendre onze abonnements d'une année, au Libéraire, à la Bataille Syndicaliste et à l'Egalité, dont les tendances anti-communistes et anti-unitaires ne sont pas à démontrer, et pour laquelle ont voté 26 employés sur 28.

La Commission exécutive du Cercle est décidée à demander un nouveau vote à la prochaine réunion de celui-ci, qui aura lieu le 6 janvier, 49, rue de Bretagne. Nous demandons donc de venir appuyer la Commission Exécutive du Cercle et d'y être tous présents. Nous sommes la majorité, nous devons le rester.

D'autre part, il importe que tous nos camarades notent bien le deuxième mardi, comme le jour consacré au Cercle de la Famille et ensuite pour qu'ils ne puissent être majorés à l'avenir de nous envoyer les demandes d'adhésions d'amis sûrs, qu'ils apostilleraient, s'ils ont une année de Société, pour l'Assemblée d'avril, ou que nous ferons apostiller par des camarades du groupe. Ces camarades ont droit d'assister au Cercle, d'ici l'Assemblée Générale qui ratifiera leur adhésion, mais avec voix consultative, seulement, il serait cependant utile qu'ils assistent souvent, afin d'être bien au courant des affaires de la Société ainsi d'ailleurs, qu'au Groupe, dont ils ne peuvent faire partie que par la présentation d'un membre déjà adhérent.

Inutile d'insister plus longuement, nous comptons sur vous.

La Commission exécutive du Groupe.

Ainsi donc, un groupe politique de coopératives poussé à la non-application de décisions régulières. Il a la prétention de rester « la majorité » quand il n'est que « la minorité ». C'est ce que nous verrons.

Je ne veux pas, pour le moment, décorer cette lettre confidentielle. La livrer à la publicité, c'est suffisant pour la faire condamner irrémédiablement.

En attendant que tous les sincères socialistes viennent mardi prochain, 8 janvier, à 20 h 30, à la réunion du Cercle, à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

DECRAN.

Les grèves

Charpentiers en fer. — Les compagnons de la maison Ahours rentrent ce matin au travail avec pleine satisfaction, après avoir fait maintenir les indemnités de déplacement.

Verriers de Courbevoie. — A la suite d'une entrevue, le travail a été repris. Cinquante ouvriers ont été réembauchés et les autres le seront au fur et à mesure des besoins.

Typos de Valence. — Pour obtenir une augmentation de salaire de 2 fr. par jour, les typographes se sont mis en grève.

Dockers d'Alger. — Après un mois de lutte, les dockers-charbonniers de l'entreprise Durand Prosper ont repris le travail aux anciennes conditions.

Mineurs de Liège. — Les 650 ouvriers du charbonnage Abhoos et Bonnet-Harenny, à Herstal-Liège se sont mis en grève pour un motif d'ordre intérieur.

U. D. Unitaire. — Le Bureau rappelle à toutes les organisations adhérentes que c'est demain, samedi 5 janvier, qu'expire le dernier délai des décrets de candidatures à la Commission exécutive de l'Union.

A titre de renseignement, il n'est parvenu à l'Union, jusqu'à ce jour, que deux candidatures. Les syndicats sont invités à envoyer de suite les noms de leurs candidats.

Nous rappelons également que les cartes de délégués titulaires et suppléants au Comité Général sont à la disposition des syndicats.

U. D. Confédérée. — Réunion demain, à 20 h 30 à la Bourse de la Commission exécutive.

Ameublement parisien. — Maison Canet, 30, rue Chanzy, réunion de tout le personnel, ce soir, à 19 heures, salle Courson, 48, rue Chanzy. Orateurs : Demouilliers et Guérard.

Pour toutes les fabriques des numéros 273, 275, 277 et 281 du faubourg Saint-Antoine, réunion générale ce soir, à 18 heures, salle Bonnot, 287, faubourg Saint-Antoine. Orateurs : Rossignol et De Groote.

Boulangers (Sections des 11^e, 12^e et 4^e). — Ce soir, à 17 heures, 2, rue Saint-Bernard, une réunion sera faite par le délégué Chausson.

Bijou (Papiers d'étain). — Réunion ce soir, à 20 h 30, à la Bourse du Travail, 33, rue du Château-d'Eau.

Fumistes Industriels d'Usine (C.G.T.). — A la date du 3 janvier, une permanence sera tenue au Bureau 10, premier étage, Bourse du Travail, de 9 à 18 heures les lundi, mercredi et vendredi ; de 9 à 19 heures les mardi, jeudi et samedi ; de 9 à 11 heures et demi le dimanche.

Les camarades sont invités à retirer le plus tôt possible les cartes et timbres pour 1924.

Habillement. — Ce soir, à la sortie des ateliers, dans la salle du C.I., 172, rue Legendre, conférence pour les ouvriers et ouvrières du 17^e appartenant à la confection pour hommes.

Lithographie. — Assemblée générale du Syndicat aujourd'hui vendredi, à 20 h 30, salle Ferrer, à la Bourse.

Machinistes et Accessoires de Paris. — Le Conseil a décidé qu'il était nécessaire de faire, pour l'année 1924, un recensement sérieux. Nous faisons appel à tous les camarades appartenant à l'organisation qui se trouveraient en retard de leurs cotisations pour qu'ils nous le fassent savoir avant le 1^{er} janvier 1924, afin de faciliter le contrôle et la bonne marche de l'organisation.

De plus, les délégués devront s'assurer, en ramassant les cartes, qu'il n'y a pas de changements d'adresse à faire.

Municipaux. — Ce soir, vendredi 4 janvier, à 18 heures, rue Grange-aux-Belles, assemblée semestrielle.

Les secrétaires sont priés de passer à la permanence.

Papier-Garton. — Ce soir, à 20 h 45, salle de la Commission, 3^e étage, réunion du Conseil de la Papeterie.

Minorité des Transports et Manutention. — Aujourd'hui, vendredi, à 20 h 30, avenue Mathurin-Morau, réunion des camarades qui veulent défendre le syndicalisme.

Adressez la correspondance à Bredel, 33, rue du Retrait, Paris (20^e).

C.I. des 5^e et 6^e. — Réunion de tous les délégués aujourd'hui vendredi 4 janvier, à 20 h 30, salle Salsac, 6, rue Lanneau.

Compte rendu du Congrès de l'Union.

DANS LE S.U.B.

Ménisiers. — Ce soir, à 18 heures, réunion du Conseil, bureau 14.

Maçonnerie-Pierre. — Réunion du Conseil de la Section ce soir, à 17 h 30, bureau 13.

Section Intercorporative du 17^e. — Réunion générale ce soir, à 20 h 30, salle du C.I., 172, rue Legendre, avec le concours du camarade Fougereon.

Gimentiers Maçons d'Art. — A l'Assemblée générale de la Section qui aura lieu dimanche 6 janvier, à 9 heures du matin, salle Ferrer, Bourse du Travail, les camarades auront à élire un délégué propagandiste et trois membres du Conseil.

Le camarade Ourliac est prié de passer au bureau.

Commis Dessinateurs. — Les camarades de toutes spécialités sont conviés à la réunion de propagande qui se tiendra à la Bourse du Travail, dimanche 6 janvier, à 9 heures du matin, salle Fernand-Pelloutier.

Section Intercorporative de Saint-Denis. — Les adhérents du S.U.B. habitant Saint-Denis, la Plaine-Saint-Denis et Pierrefitte, se doivent d'assister à la réunion mensuelle de la Section qui aura lieu dimanche 6. Afin d'éviter l'engorgement de la permanence à la Bourse de Paris, un collecteur recevra les cotisations et adhésions.

Les camarades de toutes langues et de toutes sections techniques se doivent d'y assister.

A toutes les catégories. — Des tracts pour préparer des réunions de propagande des Commis Dessinateurs, des Charpentiers en Bois, des Serruriers et des Charpentiers en Fer sont au siège du S.U.B. à la disposition des camarades.

Chaque copain doit en avoir sur lui pour les distribuer partout, dans la rue comme sur les chantiers.

La Vie de l'Union Anarchiste

Ecole du Propagandiste

Ce soir, vendredi 4 janvier, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, ouverture de l'école : Cours de français, par le professeur Herman-Mazurier.

Tous les camarades, femmes et hommes, désireux de s'instruire sont cordialement invités.

Pour ce qui concerne l'école, s'adresser à Chéron, au journal.

SAMEDI

Samedi, à 20 h 30, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, assemblée plénière de la Fédération Anarchiste de la région parisienne.

A l'ordre du jour :

- 1^{re} Notre campagne sur l'ammistie ;
- 2^e Propositions de la Fédération pour la réorganisation du Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste ;
- 3^e Discussion sur la marche du quotidien.

CONVOCATIONS

Paris et Banlieue

Groupe du XIII^e. — Ce soir, à 20 h 30, 163, boulevard de l'Hôpital, Maison des Syndicats : Les problèmes de l'économie par Bonvalet. Invitation cordiale à tous.

N. B. — Vu l'étendue du sujet, les camarades sont priés d'être exacts.

Groupe Anarchiste du 17^e. — Le Groupe se réunit tous les vendredis. Ce soir, à 20 h 45, à la Famille Nouvelle, 32, rue Balagny, causerie et discussion en camaraderie. Un appel pressant est fait à tous les camarades et sympathiques.

Groupe du 20^e. — Tous les vendredis, réunion du Groupe, 25, boulevard de Belleville, à 8 heures et demi. Causerie éducative par des camarades. Tous les sympathiques aux idées anarchistes sont cordialement invités. Camarades du quartier, venez nombreux aujourd'hui 4 janvier : une causerie scientifique sera faite par notre camarade Léon Louis.

UNION DES GROUPE ANARCHISTES DE LA BANLIEUE SUD-OUEST

A tous et à toutes. — Dimanche 6 janvier 1924, à 10 heures du matin, Café du Centre, se tiendra la première assemblée générale de notre groupement. A cette assemblée, chacun peut assister, sympathiques individuellement, membres ou non de groupes anarchistes. D'une grande importance, la réunion commencera à 10 heures précises. En discussion : la question de propagande dans la banlieue sud-ouest ; l'ammistie ; la vie des groupes ; etc.

Tous présents.

Groupe Libéraire de Boulogne-Billancourt. — Réunion du Groupe tous les vendredis, à 20 h 30, salle du Comité Intersyndical, 85, boulevard Jean-Jaurès. Le Groupe fait un appel à tous les copains et sympathiques de la région pour qu'ils fréquentent le Groupe.

Ce soir, controverses entre nous.

Le Groupe Théâtre, dont le but est de donner un spectacle sain et surtout varié à chaque groupement qui fera appel à son concours et, principalement, aux fêtes organisées au profit du « Libéraire » quotidien, fait un pressant appel aux camarades de bonne volonté se sentant quelques dispositions pour le théâtre, et tout particulièrement aux femmes, désireux de collaborer à son effort. Point n'est besoin d'être artiste accompli. Nous insistons sur le fait que plus nous serons nombreux, plus il nous sera facile d'interpréter des œuvres intéressantes.

Adhésions reçues aux répétitions (voir le « Libéraire » des mercredi et dimanche pour les lieux et heures) ou, par écrit, à M. Guérin, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Province

Fédération Anarchiste du Nord et du Pas-de-Calais. — Un congrès aura lieu à Lens vers la fin de janvier. Tous les groupes et individuellement voudront bien se mettre en rapport avec Boulet René, rue Delrué, Wasquehal (Nord).

Groupe d'Etudes Sociales de Marseille. — Dimanche 6 janvier, à 5 h 30, 11, boulevard Dugommier : Conférence par Tournier sur l'affaire du « Dixmude » et le fétichisme.

Tous les dimanches, à 5 h 30, causeries, conférences éducatives. Nous invitons cordialement tous ceux qui s'intéressent à la question sociale.

Les orateurs qui désireraient prendre la parole à ce Groupe, ou toutes les tendances et tous les sujets peuvent s'exprimer, sont priés de s'adresser au camarade Galand, secrétaire, soit au siège, 11a, boulevard Dugommier, soit à son adresse, campagne Aug-Long, à La Timone-Marseille.

Cours d'espéranto

ORGANISES PAR LES GROUPE ESPEANTISTES OUVRIERS DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

Chaque lundi. — A Saint-Ouen, salle de la Justice de Paix : à Arcueil, à la mairie ; à Issy-les-Moulineaux, à la mairie.

Chaque mardi. — Au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (18^e) : à Stains, à la Coopérative.

Chaque mercredi. — A la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau (10^e) : à la Maison des Syndicats du 13^e, 163, boulevard de l'Hôpital : à Stains, à la Coopérative ; à Juvisy, à la mairie ; au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (18^e) (méthode directe).

Chaque jeudi. — A la Bellevilloise, 23, rue Boyer (20^e) : à la Coopérative, 48, rue Dullesme (18^e) : à Levallois, Comité Intersyndical, 21, rue Marjolin ; au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (18^e) ; à l'Hay-les-Roses, à la mairie.

Chaque vendredi. — A Pantin, 42, rue Edouard-Vaillant ; à Levallois-Perret, à la mairie.

Chaque samedi. — Au Kremlin-Bicêtre, à la mairie ; à Boulogne-sur-Seine, à la mairie ; au Raincy, à l'Hôtel de Ville ; au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (18^e) (méthode directe) ; à Ville-neuve-Saint-Georges, à la mairie.

Tous ces cours ont lieu à 20 heures 30.

EXERCICES PRATIQUES. — CONVERSATION

Chaque dimanche. — A 10 h 30, à la rédaction de « Sennecia Revue », 24, boulevard Beaumarchais (11^e).

Chaque lundi. — A 20 h 30, à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau (10^e).

Chaque mardi. — A 20 h 30, 60, rue Bour-sault (17^e).

Chaque vendredi. — A 20 h 30, 30, avenue de la Somme, Sucy-en-Brie (S.-et-O.).

Ce cours fonctionne toute l'année. Renseignements contre timbre au siège de la Fédération Espérantiste Ouvrière, 177, rue de Bagnolet, Paris (11^e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gaston MEUNIER

Imprimerie spéciale du Libéraire 10-12, rue Paul-Lelong, Paris